

L' A M I

D E S

E N F A N S.

M O R A L E.



L'AMI DES ENFANS.

Cet ouvrage a commencé en France le 1^{er} Janvier 1782 : & quoiqu'il soit réimprimé à Londres en 1783, on a cru devoir laisser à chaque volume la date du mois & de l'année où il a paru dans le principe, afin qu'étant parvenu une fois au pair de l'édition de Paris, il n'y ait pas de confusion dans la suite des Numéros, & qu'on puisse faire paroître les nouveaux volumes à la fois dans les deux villes, ce qui aura lieu incessamment.

La Souscription pour 12 Volumes, de 144 Pages chacun, petit format, est d'une Demi-guinée.

La remise pour Messrs. les Libraires, les Maîtres de Pension & de Langues, est d'un Schelling & demi par Souscription ; la 13^{ème} gratis.

Chaque volume se vendra séparément un Schelling.

On s'abonne en tout tems ; mais il faudra prendre l'Ouvrage depuis le 1^{er} No. & affranchir la lettre de demande & le port de l'argent.

L' A M I

D E S

E N F A N S,

Par M. BERQUIN.

A O U S T 1782. N^o. VIII.

ON SOUSCRIT

A L O N D R E S,

Chez M. ELSMIEY, Libraire,
dans le *Strand*.

M. DCC. LXXXII.

A V I S.

Outre les corrections & les changemens qui distinguent l'Edition de Londres, on inférera désormais dans chaque Volume deux ou trois pieces nouvelles.

Celles qu'on ajoute à ce Volume sont,
Le menteur corrigé par lui-même.
Fi ! le vilain Charmant !





LES DOUCEURS
DU TRAVAIL.

Madame DE SAUSEUIL,
VICTOIRE, sa fille.

Mde. DE SAUSEUIL.

QU'AS-TU donc, Victoire? tu
parois bien triste.

VICTOIRE.

Je le suis aussi, maman.

Mde. DE SAUSEUIL.

Et pourquoi donc, ma fille? J'espérois te voir revenir toute joyeuse de ta promenade.

A

6 LES DOUCEURS

VICTOIRE.

Elle m'a d'abord réjouie ; mais en passant, à mon retour, devant la maison du menuisier, j'ai vu ses trois enfans assis sur la porte, qui pleuroient à faire compassion. Ils mouraient de faim.

Mde. DE SAUSEUIL.

Comment cela est-il possible ? Leur pere a un bon métier ; & il n'y a pas encore huit jours que je lui payai vingt écus pour des armoires qu'il a faites dans mon appartement.

VICTOIRE.

C'est ce que ma bonne a dit à une voisine qui étoit accourue aux

DU TRAVAIL. 7

cris des enfans, & qui leur donnoit un morceau de pain.

Mde. DE SAUSEUIL.

Et qu'a-t-elle répondu ?

VICTOIRE.

Ce pauvre homme est bien à plaindre, a-t-elle dit. Il travaille nuit & jour, & n'en est pas plus riche. Sa femme est une si mauvaise ménagere ! Elle n'entend rien de tout ce qu'une femme doit faire. Elle ne fait ni coudre, ni tricoter, ni filer ; elle ne fait pas même tenir le linge en bon état. Si son mari veut mettre une chemise, il faut qu'il la fasse blanchir & raccommoder hors de la maison.

Mde. DE SAUSEUIL.

Voilà qui est fort triste, & tu as raison d'être affligée de trouver une femme qui ne remplit aucun de ses devoirs. Dieu veuille que ce soit la seule qui se présente jamais à toi !

VICTOIRE.

Ah ! ce n'est pas encore là tout. Ecoutez, ma chere maman. Comme elle ne fait s'occuper de rien, absolument de rien, l'oisiveté l'a conduite à s'adonner au vin. Lorsque le mari, après un rude travail, croit trouver une bonne soupe en rentrant chez lui, il trouve sa femme étendue ivre morte dans son lit ; & ses enfans n'ont pas eu souvent, de toute la journée, un morceau de

DU TRAVAIL. 9

as
ne
es
la

t.
ne
o-
n-
le
oit
n-
ne
&
de
de

pain à manger. Ne trouvez-vous pas ces petits malheureux bien à plaindre ?

Mde. DE SAUSEUIL.

Je les plains comme toi, ma chere fille. Mais dans cette triste occasion, tu as eu l'avantage de faire une remarque dont l'utilité peut s'étendre sur toute ta vie.

VICTOIRE,

Et laquelle, maman ?

Mde. DE SAUSEUIL.

C'est qu'une femme qui néglige les occupations de son sexe & de son état, est la plus méprisable & la plus malheureuse créature qui soit au monde. Tu peux maintenant comprendre mieux que jamais pour-

quoi ton pere & moi ne cessons
de t'exciter au travail.

VICTOIRE.

Oh oui, maman ! je sens aujourd'hui combien vous m'aimez, en m'apprenant à travailler. Mais, dites-moi, je vous prie, les Demoiselles riches & de condition ont-elles besoin d'apprendre tant de choses ? Lorsqu'elles sont mariées, n'ont-elles pas des femmes-de-chambre pour leur faire tout ce qu'elles desirent ?

Mde. DE SAUSEUIL.

Non, ma chere Victoire : le travail est d'une nécessité aussi indispensable pour elles, que pour les enfans des pauvres. Je ne te par-

lerai pas des revers de fortune qui peuvent un jour ne laisser de moyens de subsistance à une femme que dans le travail de ses mains. Ces révolutions sont cependant assez communes. Mais dans l'état le plus brillant, au milieu d'une foule de domestiques empressés à s'occuper pour elle, ne doit-elle pas connoître, par elle-même, le travail, pour savoir les employer, chacun selon son talent, n'exiger d'eux que ce qu'ils peuvent faire, pouvoir récompenser leur diligence, en facilitant leur service, & se concilier, de cette manière, leur attachement & leur respect? Obligée, par son rang & par sa richesse, d'occuper un grand nombre d'ouvriers, sans con-

noître le travail par elle-même, comment saura-t-elle apprécier celui des autres, ne pas retrancher du juste salaire de l'artisan utile, & se défendre des tromperies de l'artisan de luxe & de frivolités ; satisfaire, d'un côté, la noble générosité de son cœur, & prévenir de l'autre la ruine de sa maison ? Quel plaisir d'ailleurs pour une femme sensible de se voir elle & ses enfans parés de l'ouvrage de ses mains, d'employer le produit de cette économie à soulager les malades, à nourrir les indigens, & à donner de l'éducation à leurs enfans, pour qu'ils puissent soutenir leur famille !

VICTOIRE.

Ah ! ne perdons pas un moment,

DU TRAVAIL. 13

je vous prie ; instruisez-moi de tout cela, ma chere maman.

Mde. DE SAUSEUIL.

Je le ferai, pour m'acquitter de mon devoir, & pour t'aider à remplir le vœu de la nature & de la religion, pour te sauver sur-tout des dissipations dangereuses, dont l'oisiveté pourroit faire naître en toi le goût & le besoin. Je le ferai pour te faire aimer le séjour de ta maison, pour te rendre un jour agréable aux yeux de ton mari, & respectable aux yeux de tes enfans, pour te ménager une distraction des chagrins qui pourroient t'accabler, si tu ne savois leur opposer cette diversion puissante, enfin, pour t'assurer le calme

14 *LES DOUCEURS*

d'une bonne conscience, & te rendre heureuse dans tous les momens de ta vie. Tu as vu par l'exemple de la femme du menuisier, dans quel vice détestable peut conduire le désœuvrement. Que te dirai-je du dégoût & de l'ennui, les deux plus insupportables tourmens d'une femme ! Je ne peux t'en donner qu'une idée légère & proportionnée à ton intelligence, dans l'histoire d'une petite fille de ton âge.

VICTOIRE.

O ma chere maman ! voyons vite l'histoire de cette petite fille.

Mde. DE SAUSEUIL.

La voici.

“ Madame de Fayeuse aimoit à

s'occuper, & ne passoit jamais un quart-d'heure de la journée dans l'inaction.

Angélique, sa fille, avoit bien de la peine à l'en croire, lorsqu'elle lui parloit des plaisirs du travail, & des désagréments attachés à l'oisiveté. Il est vrai qu'elle travailloit toutes les fois que sa mere le lui prescrivoit, car elle étoit accoutumée à l'obéissance ; mais on imagine aisément combien peu elle étoit heureuse, ne s'y portant jamais qu'avec dégoût.

Ma chere fille, lui disoit souvent Madame de Fayeuse, en la voyant travailler la tête pendante, & les mains distraites, puisses-tu bientôt éprouver toi-même l'ennui où

16 *LES DOUCEURS*

jette le désœuvrement, & le bonheur qu'on se procure par une douce occupation ! Ce vœu inspiré par sa tendresse, ne tarda pas à s'accomplir.

Angélique, alors âgée de onze ans, devoit un jour se rendre avec sa mere dans une maison de campagne, éloignée de quelques lieues. Madame de Fayeuse, à son départ, prit à son bras un sac à ouvrage, & recommanda bien à Angélique de ne pas oublier le sien. Angélique vouloit obéir à sa mere : mais avec quelle facilité on perd la memoire d'un devoir qu'on ne remplit qu'avec répugnance ! Le sac à ouvrage fut oublié.

Le voyage s'annonça d'abord très-
heureusement

heureusement. Le ciel étoit ferein, toute la nature sembloit leur sourire. Mais, vers l'heure du midi, les nuages s'amoncelèrent sur l'horizon, le tonnerre traversoit tout l'espace des cieux, en roulant avec un horrible fracas. La frayeur les obligea de descendre dans un village : & l'instant d'après, une pluie bruyante se précipita par torrens sur la terre.

Comme les approches de l'orage avoient forcé beaucoup de voyageurs de chercher un asyle dans l'hôtellerie, Madame de Fayeuse & sa fille ne purent y trouver une chambre pour se reposer. Elles firent remiser leur voiture, & se rendirent à pied chez une bonne Vieille du

18 *LES DOUCEURS*

voisinage, qui leur céda honnêtement sa chambre à coucher & son lit ; c'étoit le seul qu'elle avoit.

Combien Madame de Fayeuse s'applaudit d'avoir porté son ouvrage ! La bonne Vieille s'affit à son côté, en filant sa quenouille ; & la longue soirée d'automne s'écoula, sans ennui pour elles, entre la conversation & le travail.

La pauvre Angélique eut bien à souffrir dans tout cet intervalle. La chaumière étoit petite ; & lorsqu'elle en eut visité tous les recoins, il ne lui restoit plus rien absolument à faire. La pluie qui tomboit toujours avec grande abondance, ne lui permettoit pas de mettre le pied dans le jardin ; le

DU TRAVAIL. 19

bruit effrayant du tonnerre lui ôtoit l'envie de dormir; & les discours de la Vieille, qui ne savoit parler que de son travail, n'étoient guere propres à l'amuser.

Elle voulut prier sa mere de lui céder un moment son ouvrage; mais Madame de Fayeuse lui répondit, avec justice, qu'elle ne vouloit pas s'ennuyer pour elle; qu'ayant eu l'attention de porter de quoi s'occuper, il étoit naturel qu'elle goûtât le fruit de sa prévoyance, & qu'elle, au contraire, portât la peine de sa négligence & de son oubli. Angélique n'eut rien à répondre à des raisons si fortes.

Après bien des bâillemens d'ennui, des soupirs d'impatience, &

20 *LES DOUCEURS*

des murmures très-inutiles contre le tems, Angélique enfin attrappa le bout de la soirée. Elle fit, sans appétit, un léger repas, & se mit au lit, bien mécontente de ses plaisirs.

Avec quelle joie elle se réveilla le lendemain aux premiers rayons d'un soleil sans nuages ! Avec quelle ardeur elle pressa le moment du départ !

Enfin, le voiture se trouva prête, & Madame de Fayeuse, ayant généreusement récompensé la bonne Vieille de ses secours, se remit en route, aussi satisfaite de la journée de la veille, qu'elle avoit causé à Angélique d'humeur & de dépit.

La pluie avoit rompu tous les chemins ; l'eau qui les couvroit en

core, empêchoit d'appercevoir les ornières; la voiture tomboit d'un trou dans un autre; on entendoit crier l'effieu, & craquer les soupentes: enfin, une roue se brisa, & la voiture fut renversée. Heureusement Madame de Fayeuse ni sa fille ne furent blessées dans la chute.

Elles se remirent peu-à-peu de leur frayeur. On découvroit, à quelque distance, un joli hameau bâti sur le penchant d'une colline. Madame de Fayeuse prit d'une main celle de sa fille, passa l'autre sous le bras de son domestique, & s'achemina vers ce hameau, pour envoyer du secours à son cocher.

Il n'y avoit dans cet endroit, ni ferrurier, ni charron. Il fallut at-

tendre près de deux jours pour faire venir des roues de la ville.

La pauvre Angélique ! comme elle pleuroit ! comme elle se plaignoit de la longueur du tems ! L'impression de frayeur qu'elle avoit gardée de sa chute, lui déroboit l'usage de ses jambes. Elle n'étoit pas en état de marcher. Que pouvoit Madame de Fayeuse pour la distraire de son ennui ? La justice exacte qu'elle s'étoit imposée avec sa fille, l'empêchoit de lui céder son ouvrage ; & d'ailleurs Angélique avoit si fort négligé de cultiver son talent pour la broderie, qu'elle auroit tout gâté.

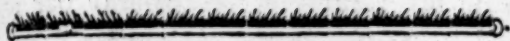
Elle commença alors à sentir le prix du travail ; & toute honteuse, elle dit à sa mere :

Ah ! maman, j'ai bien mérité ce qui m'arrive. Je comprends aujourd'hui, pour la première fois, pourquoi vous m'exhortiez si vivement au travail. J'ai bien senti l'ennui du désœuvrement ! Elle se jeta dans les bras de sa mère, & pressant sa main sur son cœur : Pardonnez-moi, maman, de vous avoir affligée par mon indolence. Je vous ai vue chagrine de me voir souffrir. Ah ! pour vous & pour moi, me voilà corrigée pour toute ma vie.

Madame de Fayeuse embrassa sa fille, la loua de sa résolution ; & profitant de la leçon qu'Angélique avoit reçue d'elle-même, elle lui fit sentir combien le goût du travail nous sauve d'ennui, & com-

24 *LES DOUCEURS &c.*

bien il peut adoucir les peines de la vie, en nous fournissant une distraction agréable & salutaire. Elle bénit les accidens d'un voyage qui avoit opéré un changement si heureux dans sa fille. Angélique tint la parole qu'elle lui avoit donnée. Elle alla même au-delà de ce qu'elle avoit promis ; & Madame de Fayeuse n'eut plus de reproches à lui faire que sur l'excès de son activité".



L E N I D

DE MOINEAUX.

Le petit Robert apperçut un jour un nid de moineaux sous le bord du toit de sa maison. Aussitôt il courut chercher ses sœurs, pour leur faire part de sa découverte; & ils chercherent ensemble comment ils pourroient se rendre maîtres de la couvée.

Il fut convenu entre eux, qu'il falloit attendre que les petits se fussent couverts de leurs premières plumes; qu'alors Robert appliqueroit une échelle à la muraille, &

que ses sœurs la tiendroient par le pied, tandis qu'il grimperoit en-haut, pour atteindre le nid.

Lorsqu'ils jugèrent que les oisillons s'étoient bien emplumés, ils se mirent en devoir d'exécuter leur projet. Le succès en fut heureux. Ils trouverent dans le nid trois petits. Le pere & la mere jettoient des cris plaintifs, en se voyant enlever leurs enfans, qu'ils avoient eu tant de peine à nourrir : mais Robert & ses sœurs étoient si transportés de joie, qu'ils ne firent aucune attention à ces plaintes.

Ils se trouverent d'abord un peu embarrassés sur l'usage qu'ils devoient faire de leurs prisonniers. Adeline, la plus jeune, d'un carac-

tere doux & compatissant, vouloit qu'on les mît dans une cage. Elle se chargeoit d'en avoir soin, & de leur donner tous les jours leur nourriture. Elle peignit vivement à son frere & à sa sœur le plaisir qu'ils auroient de voir & d'entendre ces jeunes oiseaux lorsqu'ils seroient devenus grands.

Cette proposition fut combattue par Robert. Il soutint qu'il valoit mieux les plumer tout vifs ; & qu'il y auroit bien plus de plaisir à les voir sautiller tout nuds dans la chambre, qu'à les voir tristement renfermés dans une cage.

Cécile, qui étoit l'aînée, se déclara pour l'avis d'Adeline : Robert s'obstina dans le sien. Enfin, comme

les deux petites filles virent que leur frere ne vouloit point céder, & que d'ailleurs il tenoit le nid en son pouvoir, elles consentirent à tout ce qu'il vouloit.

Il n'avoit pas attendu leur aveu pour commencer son exécution. Il avoit déjà plumé le premier. En voilà un de déshabillé, dit-il, en le mettant à terre. Dans un moment, toute la petite famille fut dépouillée de ses plumes naissantes. Les pauvres bêtes jettoient des cris douloureux, elles tremblottoient, elles agitoient tristement leurs aîles; mais Robert, au lieu de se laisser attendrir par leurs souffrances, ne borna pas là ses persécutions. Il les pouffoit du pied, pour les faire avan-

cer ; & lorsqu'elles faisoient une culbute, il pouffoit de grands éclats de rire. A la fin, ses sœurs se mirent à rire avec lui.

Tandis qu'ils se livroient à cet amusement barbare, ils virent, de loin, venir leur Précepteur. Pst ! chacun met un oiseau dans sa poche, & se sauve à toutes jambes.

Eh bien, leur cria le Précepteur, où allez-vous ? approchez.

Cet ordre les obligea de s'arrêter. Ils s'avancèrent lentement, & les yeux baissés vers la terre.

LE PRÉCEPTEUR.

Pourquoi donc fuyez-vous à ma présence ?

ROBERT.

C'est que nous étions en train de jouer.

LE PRÉCEPTEUR.

Vous savez que je ne vous ai pas interdit les amusemens, & que je n'ai jamais tant de plaisir que lorsque je vous vois bien joyeux.

ROBERT.

Nous avons peur que vous ne vinssiez nous gronder.

LE PRÉCEPTEUR.

Est-ce que je vous gronde, lorsque vous prenez une récréation innocente ? Vous avez fait, je le vois, quelques malices. Pourquoi avez-vous tous une main dans la poche ? je veux savoir ce que c'est. Présentez-

DE MOINEAUX. 31

moi votre main & ce que vous y tenez.

(Ils présentent chacun leur main avec un oiseau plumé).

LE PRÉCEPTEUR

(Avec un mouvement mêlé de pitié & d'indignation).

Et qui vous a donné l'idée de traiter de la sorte ces pauvres petites bêtes ?

ROBERT.

C'est qu'il est si drôle de voir sauter des moineaux sans plumes !

LE PRÉCEPTEUR.

Vous trouvez donc bien drôle de voir souffrir d'innocentes créatures, & d'entendre leurs cris douloureux ?

ROBERT.

Non certainement ; mais je ne croyois pas que cela les fit souffrir.

LE PRÉCEPTEUR.

Eh bien, approchez, je veux vous en convaincre.

(Il lui tire quelques cheveux).

ROBERT.

Aye ! aye !

LE PRÉCEPTEUR.

Est-ce que cela vous fait mal ?

ROBERT.

Vous croyez donc que cela fait du bien d'arracher les cheveux ?

LE PRÉCEPTEUR.

Bon ! il n'y en a qu'une douzaine.

ROBERT

ROBERT.

Mais c'est trop.

LE PRE'CEPTEUR.

Que feroit-ce donc si l'on vous arrachoit toute la chevelure? Concevez-vous la douleur que vous en ressentiriez? Voilà cependant le supplice que vous avez fait endurer à ces pauvres oiseaux, qui ne vous avoient fait aucun mal. Et vous, Mesdemoiselles, vous qui êtes nées avec un cœur plus sensible, vous l'avez souffert?

Les deux petites filles étoient restées debout en silence; mais en entendant ces dernières paroles, accablées du reproche, elles allèrent s'asseoir; & des larmes roulerent dans leurs yeux.

N^o VIII.

C

Le Précepteur remarqua leurs regrets ; il en fut touché, & ne leur dit plus rien. Robert ne pleuroit pas ; & il chercha à se justifier de cette maniere :

Je ne croyois pas leur faire du mal : ils ne cessoient pas de chanter ; & ils battoient des aîles, comme s'ils avoient du plaisir.

LE PRÉCEPTEUR.

Vous appelez leurs cris des chansons ? Mais pourquoi chantoient-ils ?

ROBERT.

Apparemment pour appeller leur pere & leur mere ?

LE PRÉCEPTEUR.

Sans doute. Et lorsque leurs cris les auroient attirés, que vouloient-

ils leur témoigner, en battant des ailes ?

ROBERT.

Je ne le fais pas trop. C'étoit, peut-être, pour leur demander du secours.

LE PRÉCEPTEUR,

Vous l'avez dit. Ainsi, si ces oiseaux avoient pu s'exprimer en langue humaine, vous les auriez entendus s'écrier : " Ah ! mon pere & ma mere, sauvez-nous. Nous sommes malheureusement tombés entre les mains d'enfans barbares, qui nous ont arraché toutes nos plumes. Nous avons froid, nous souffrons. Venez nous réchauffer & nous panser, ou nous allons mourir".

Les petites filles ne purent y tenir plus long-tems. Elles cachèrent, en sanglottant, leur visage dans leur mouchoir. C'est toi, Robert, dirent-elles, qui nous as poussées à cette méchanceté. Nous en avons horreur.

Robert lui-même sentit, en ce moment, toute sa faute. Il en avoit déjà été puni par les cheveux, que son Précepteur lui avoit arrachés : il le fut bien plus encore par les reproches de son cœur. Le Précepteur crut n'avoir pas besoin d'ajouter à ce double châtiment. Ce n'étoit pas en effet par un instinct de cruauté, mais seulement par un défaut de réflexion, que Robert avoit commis ces meurtres. La pitié qu'il

DE MOINEAUX. 37

prit, dès ce moment, pour toutes
les créatures plus foibles que lui,
ouvrit son cœur aux sentimens de
bienfaisance & d'humanité, qui l'ont
animé tout le reste de sa vie.



LES DEUX
P O M M I E R S.

UN riche Laboureur étoit pere de deux garçons, dont l'un avoit tout juste un an de plus que l'autre. Le jour de la naissance du second, il avoit planté, à l'entrée de son verger, deux pommiers d'une tige égale, qu'il avoit cultivés depuis avec le même soin, & qui avoient si également profité de leur culture, qu'on n'auroit jamais pu se décider entre eux pour la préférence. Lorsque ses enfans furent en état de manier les outils du jardinage, il les

LES DEUX POMMIERS. 39

mena, un beau jour de printems, devant les deux arbres qu'il avoit plantés pour eux, & nommés de leur nom ; & après leur avoir fait admirer leur belle tige, & la quantité de fleurs dont ils étoient couverts, il leur dit : Vous voyez, mes enfans, que je vous les livre en bon état. Ils peuvent autant gagner par vos soins, qu'ils perdroient par votre négligence. Leurs fruits vous récompenseront, en proportion de vos travaux.

Le cadet, nommé Etienne, étoit infatigable dans ses soins. Il s'occupoit tout le jour à délivrer son arbre des chenilles qui l'auroient dévoré. Il étaya sa tige d'un échalas, pour empêcher qu'il ne prît une

mauvaise tournure ; il piochoit la terre tout autour, afin qu'elle pût se pénétrer plus facilement des feux du soleil, & de l'humidité de la rosée. Sa mere n'avoit pas eu plus d'attentions pour lui dans sa plus tendre enfance, qu'il n'en avoit pour son jeune pommier. 307

Michel, son frere, ne faisoit rien de tout cela. Il passoit la journée à grimper sur le côteau voisin, d'où il jettoit des pierres aux passans. Il alloit chercher tous les petits payfans d'alentour, pour se battre avec eux. On ne lui voyoit que des écorchures aux jambes, & des bosses au front, des coups qu'il avoit reçus dans ses querelles. En un mot, il négligea si bien son arbre, qu'il n'y

songea du tout, qu'au moment où il vit dans l'automne celui d'Etienne, si chargé de pommes bigarrées de pourpre & d'or, que sans les appuis qui soutenoient ses branches, le poids de ses fruits l'auroit entraîné à terre. Frappé d'étonnement à la vue d'une si belle récolte, il courut à son arbre, dans l'espérance d'en recueillir une tout au moins aussi abondante. Mais quelle fut sa surprise de n'y trouver que des branches couvertes de mousse, & quelques feuilles jaunies ! Plein de jalousie & de dépit, il alla trouver son pere, & lui dit : Mon pere, quel arbre m'avez-vous donné ? Il est sec comme un manche à balai ; & je n'aurai pas dix pommes à y cueillir. Mais mon

frere ! Oh ! vous l'avez bien mieux traité. Ordonnez - lui du moins de partager ses pommes avec moi. Partager avec toi, lui répondit son pere ? Ainsi, le diligent auroit perdu ses sueurs pour nourrir le paresseux ! Souffre ; c'est le prix de ta négligence : & ne t'avise pas, en voyant la riche récolte de ton frere, de m'accuser d'injustice. Ton arbre étoit aussi vigoureux, & d'un aussi bon rapport que le sien. Il avoit une égale quantité de fleurs ; il est venu sur le même terrain ; seulement il n'a pas reçu la même culture. Etienne a délivré son arbre des moindres insectes : tu leur as laissé dévorer le tien dans sa fleur. Comme je ne veux laisser rien perdre de ce

que Dieu m'a donné, puisque je lui en dois compte, je te reprends cet arbre, & je lui ôte ton nom. Il a besoin de passer par les mains de ton frere, pour se rétablir ; & il lui appartient dès ce moment, ainsi que les fruits qu'il y fera naître. Tu peux en aller chercher un autre dans ma pépiniere, & le cultiver, si tu veux, pour réparer ta faute : mais si tu le négliges, il appartiendra encore à ton frere, puisqu'il me seconde dans mes travaux.

Michel sentit la justice de la sentence de son pere, & la sagesse de son conseil. Il alla, dès ce moment, choisir dans la pépiniere le jeune élève qu'il crut le plus vigoureux. Il le planta lui-même. Etienne l'aida

44 *LES DEUX POMMIERS.*

de ses avis pour le cultiver. Michel n'y perdit pas un moment : plus de querelles avec ses camarades, encore moins avec lui-même ; car il se portoit de gaiété de cœur au travail. Il vit, dans l'automne, son arbre répondre pleinement à ses espérances. Ainsi il eut le double avantage de s'enrichir d'une abondante récolte, & de perdre les habitudes vicieuses qu'il avoit contractées. Son pere fut si satisfait de ce changement, qu'il lui céda, l'année suivante, de moitié avec son frere, le produit d'un petit verger.



*Si les Hommes ne te voient pas,
Dieu te voit.*

MONSIEUR DE LA FERRIERE
se promenoit un jour dans les champs
avec Fabien, son plus jeune fils. C'é-
toit un beau jour d'automne ; & il
faisoit encore grand chaud.

Mon papa, lui dit Fabien, en
tournant la tête du côté d'un jar-
din, le long duquel ils marchaient
alors, j'ai bien soif.

Et moi aussi, mon fils, lui répon-
dit M. de la Ferriere. Mais il faut
prendre patience, jusqu'à ce que
nous arrivions à la maison.

46 *Si les Hommes ne te voient pas,*

FABIEN.

Voilà un poirier chargé de bien belles poires. Voyez, c'est du doyen-né. Ah ! que j'en mangerois une avec grand plaisir !

M. DE LA FERRIERE.

Je le crois sans peine. Mais cet arbre est dans un jardin fermé de toutes parts.

FABIEN.

La haie n'est pas trop fourrée ; & voici un trou par où je pourrois bien passer.

M. DE LA FERRIERE.

Et que diroit le maître du jardin, s'il étoit là ?

FABIEN.

Oh ! il n'y est pas sûrement, & il

Il n'y a personne qui puisse nous voir.

M. DE LA FERRIERE.

Tu te trompes, mon enfant. Il y a quelqu'un qui nous voit, & qui nous puniroit avec justice, parce qu'il y auroit du mal à faire ce que tu me proposes.

FABIEN,

Et qui seroit-ce donc, mon papa ?

M. DE LA FERRIERE.

Celui qui est présent par-tout, qui ne nous perd jamais un instant de vue, & qui voit jusques dans le fond de nos pensées, Dieu.

FABIEN,

Ah ! vous avez raison. Je n'y songe plus.

Au même instant il se leva der-

48 *Si les Hommes ne te voient pas,*
rière la haie un homme qu'ils n'a-
voient pu voir, parce qu'il étoit
étendu sur un banc de gazon. C'é-
toit un vieillard à qui appartenait le
jardin, & qui parla de cette manière
à Fabien :

“ Remercie Dieu, mon enfant,
de ce que ton pere t'a empêché de
te glisser dans mon jardin, & d'y
venir prendre une chose qui ne t'ap-
partenoit pas. Apprends qu'au pied
de ces arbres, on a tendu des pieges
pour surprendre les voleurs ; tu t'y
ferois cassé les jambes, & tu serois
resté boiteux pour toujours. Mais
puisque au premier mot de la sage
leçon que t'a fait ton pere, tu as
témoigné de la crainte de Dieu, &
que tu n'as pas insisté plus long-tem

su

sur le vol que tu méditois, je vais te donner, avec plaisir, des fruits que tu desires”.

A ces mots, il alla vers le plus beau poirier, secoua l'arbre, & porta à Fabien son chapeau rempli de poires.

M. de la Ferriere voulut tirer de l'argent de sa bourse pour récompenser cet honnête vieillard; mais il ne put jamais l'engager à céder à ses instances. J'ai eu du plaisir, Monsieur, à obliger votre enfant, & je n'en aurois plus, si je m'en laissois payer. Il n'y a que Dieu qui paie ces choses-là.

M. de la Ferriere lui tendit la main par-dessus la haie. Fabien le remercia aussi dans un assez joli compliment; mais il lui témoignoît sa reconnoissance d'une manière en-

50 *Si les Hommes ne te voient pas,*
core bien plus vive, par l'air d'ap-
pétit dont il mordoit dans les poires,
dont l'eau ruisseloit de tous côtés.

Voilà un bien brave homme, dit
Fabien à son papa, lorsqu'il eut fini
la dernière, & qu'ils se furent éloi-
gnés du vieillard.

M. DE LA FERRIERE.

Oui, mon ami; il l'est devenu,
sans doute, pour avoir pénétré son
cœur de cette grande vérité, que
Dieu ne laisse jamais le bien sans
récompense, & le mal sans châti-
ment.

FABIEN.

Dieu m'auroit donc puni, si j'a-
vois pris les poires ?

M. DE LA FERRIERE.

Le bon vieillard t'a dit ce qui te seroit arrivé.

FABIEN.

Mes pauvres jambes l'ont échappé belle. Mais ce n'est pas Dieu qui a tendu lui-même ces pieges ?

M. DE LA FERRIERE.

Non, sans doute, ce n'est pas lui-même. Mais les pieges n'ont pas été tendus à son insu, & sans sa permission. Dieu, mon cher enfant, regle tout ce qui se passe sur la terre ; & il dirige toujours les événemens, de maniere à récompenser les gens de bien de leurs bonnes actions, & à punir les méchans de leurs crimes. Je vais te

52 *Si les Hommes ne te voient pas,*
raconter, à ce sujet, une aventure
qui m'a trop vivement frappé dans
mon enfance, pour que je puisse
l'oublier de toute ma vie.

FABIEN.

Ah ! mon papa, que je suis heureux aujourd'hui ! de la promenade, des poires, & une histoire encore !

M. DE LA FERRIERE.

“ Quand j'étois encore aussi petit que toi, & que je vivois auprès de mon pere, nous avions deux voisins, l'un à la droite, l'autre à la gauche de notre maison. Le premier s'appelloit Dubois, & le second Verneuil.

M. Dubois avoit un fils, nommé

Silvestre ; & M. Verneuil en avoit aussi un, nommé Julien.

Derriere notre maison, & celles de nos voisins, étoient de petits jardins, séparés les uns des autres par des haies vives.

Silvestre, lorsqu'ils étoit seul dans le jardin de son pere, s'amusoit à jeter des pierres dans tous les jardins d'alentour, sans faire reflexion qu'il pouvoit blesser quelqu'un. M. Dubois s'en étoit apperçu, & lui en avoit fait de vives reprimandes, en le menaçant de le châtier, s'il y revenoit jamais. Mais, par malheur, cet enfant ignoroit, ou n'avoit pu se persuader, qu'il ne faut pas faire le mal, même lorsqu'on est seul, parce que Dieu est toujours auprès

54 *Si les Hommes ne te voient pas,*
de nous, & qu'il voit tout ce que
nous faisons. Un jour que son pere
étoit parti, croyant n'avoir pas de
témoins, & qu'ainfi personne ne
le puniroit, il remplit sa poche de
cailloux, & se mit à les lancer de
tous les côtés. 4

Dans le même tems, M. Ver-
neuil étoit dans son jardin avec
Julien son fils.

Julien avoit le défaut de croire,
comme Silvestre, que c'étoit assez
de ne pas faire le mal devant les
autres, & que lorsqu'on étoit seul
on pouvoit faire tout ce qu'on vou-
loit.

Son pere avoit un fusil chargé
pour tirer aux moineaux qui ve-
noient manger ses cerises, & il se

tenoit sous un berceau pour les guetter. Dans ce moment, un domestique vint lui dire qu'un étranger l'attendoit dans le fallon. Il laissa le fusil sous le berceau, & il défendit expressément à Julien d'y toucher. Julien, se voyant seul, se dit à lui-même : Je ne vois pas le mal qu'il y auroit à jouer un moment avec ce fusil. En disant ces mots, il le prit, & se mit à faire l'exercice comme un soldat. Il présentoit les armes, il se reposoit sur les armes : il voulut essayer s'il sauroit aussi coucher en joue & ajuster.

Le bout de son fusil étoit tourné par hasard vers le jardin de M. Dubois. Au moment où il alloit fermer l'œil gauche pour viser, un

56 *Si les hommes ne te voient pas,*
caillon, lancé par Silvestre, vint le
frapper droit à cet œil. Julien,
d'effroi & de douleur, laissa tomber
son fusil. Le coup partit, & Aye!
Aye ! On entendit des cris dans les
deux jardins.

Julien avoit reçu une pierre
dans l'œil, Silvestre reçut toute la
charge du fusil dans une jambe.
L'un devint borgne, l'autre boîteux ;
& ils restèrent dans cet état toute
leur vie".

FABIEN.

Ah ! le pauvre Silvestre ! le pauvre
Julien ! que je les plains !

M. DE LA FERRIERE.

Ils étoient effectivement fort à
plaindre. Mais je suis encore plus

sensible au malheur de leurs parens, d'avoir eu des enfans indociles & disgraciés. Dans le fond ce fut un vrai bonheur pour ces deux petits vauriens, d'avoir eu cette mésaventure.

FABIEN.

Et comment donc, mon papa ?

M. DE LA FERRIERE.

Je vais te le dire. Si Dieu n'avoit, de bonne heure, puni ces enfans, ils auroient toujours continué de faire le mal, lorsqu'ils se feroient vus seuls ; au lieu qu'ils apprirent, par cette expérience, que tout le mal que les hommes ne voient pas, Dieu le voit, & le punit.

C'est d'après cette leçon qu'ils se corrigèrent l'un & l'autre, qu'ils

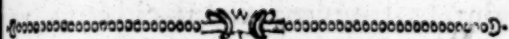
devinrent prudents & religieux, & qu'ils évitoient de mal faire dans la plus grande solitude, comme s'ils avoient vu s'ouvrir sur eux tous les yeux de l'univers.

Et c'étoit bien aussi le dessein de Dieu, en les punissant de cette manière, car ce bon Pere ne nous châtie que dans la vue de nous rendre meilleurs.

FABIEN.

Voilà un œil & une jambe qui me rendront sage. Je veux éviter le mal, & pratiquer le bien, quand même je ne verrois personne auprès de moi.

Et en disant ces mots, il arrivèrent à la porte de leur maison.



LE MENTEUR

Corrigé par lui-même.

LE petit Gaspard étoit parvenu à l'âge de six ans, sans qu'il lui fût jamais échappé un mensonge. Il ne faisoit rien de mal ; ainsi il n'avoit aucune raison de cacher la vérité. Lorsqu'il lui arrivoit quelque malheur, comme de casser une vitre, ou de faire une tâche à son habit, il alloit tout de suite l'avouer à son papa. Celui-ci avoit la bonté de lui pardonner ; & il se contentoit de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour son petit cousin Robert

vint le trouver. Celui-ci étoit un fort méchant garçon. Gaspard, qui vouloit amuser son ami, lui proposa de jouer au Domino. Robert le voulut bien ; mais à condition que chaque partie seroit d'une piece de deux sols. Gaspard refusa d'abord, parce que son pere lui avoit défendu de jouer de l'argent. Enfin il se laissa séduire par les prieres de Robert ; & il perdit en un quart-d'heure tout l'argent qu'il avoit économisé depuis quelques semaines sur ses plaisirs. Gaspard fut désolé de cette perte ; il se retira dans un coin, & se mit lâchement à pleurer. Robert se moqua de lui, & s'en retourna triomphant avec son butin.

corrigé par lui-même. 61

Le pere de Gaspard ne tarda pas à revenir. Comme il aimoit beaucoup son fils, il le fit appeller pour l'embrasser. Que t'est-il donc arrivé dans mon absence, lui dit-il, en le voyant accablé de tristesse ?

GASPARD.

C'est le petit Robert, mon voisin, qui est venu me forcer de jouer avec lui au Domino.

M. GASPARD.

Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant, c'est un amusement que je t'ai permis. Mais est-ce que vous avez joué de l'argent ?

GASPARD.

Non, mon papa.

M. GASPARD.

Pourquoi donc as-tu les yeux rouges ?

GASPARD.

C'est que je voulois faire voir à Robert l'argent que j'avois épargné pour m'acheter un livre. Je l'avois mis, par précaution, derrière la grosse pierre qui est à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher, je ne l'ai pas trouvé. Quelque passant me l'aura pris.

Son pere soupçonna, dans ce récit, un peu de mensonge ; mais il cacha son mécontentement, & il alla aussi-tôt chez son voisin. Lorsqu'il apperçut le petit Robert, il affecta de sourire, & lui dit : Eh bien, mon enfant, tu as donc

été bien heureux aujourd'hui au Domino ? Oui, Monsieur, lui répondit Robert, j'ai joué fort heureusement.

Et combien as-tu gagné à mon fils ?

Vingt-quatre sols.

Et t'a-t-il payé ?

Eh mais ! sans doute. Oh ! oui, je ne lui demande plus rien.

Quoique Gaspard eût mérité d'être puni sévèrement, son pere voulut bien lui pardonner pour cette premiere fois. Il se contenta de lui dire d'un air de mépris : Je sais maintenant que j'ai un menteur dans ma maison ; & je vais avertir tout le monde de se défier de ses paroles.

Quelques jours après, Gaspard alla voir Robert, & lui fit voir un très-beau porte-crayon, dont son oncle lui avoit fait présent. Robert en eut envie, & chercha tous les moyens de l'avoir. Il proposa en échange ses balles, sa toupie & ses raquettes ; mais comme il vit que Gaspard ne vouloit s'en défaire à aucun prix, il enfonça son chapeau sur ses yeux, & dit effrontément : Le porte-crayon m'appartient. C'est chez toi que je l'ai perdu, & peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaspard eut beau protester que c'étoit un cadeau de son oncle, Robert se mit en devoir de le lui arracher ; & comme Gaspard le tenoit fortement dans ses mains

ains, il lui futa aux cheveux, le terrassa, lui mit les genoux sur la poitrine, & lui donna des coups de poing dans le visage, jusqu'à ce que Gaspard lui eût remis le porte-crayon.

Gaspard rentra chez lui, le nez tout sanglant, & les cheveux à moitié arrachés. Ah! mon papa, s'écria-t-il, d'aussi loin qu'il l'aperçut, venez me venger. Le méchant petit Robert m'a pris mon porte-crayon, & m'a accommodé comme vous voyez.

Mais au lieu de le plaindre, son pere lui répondit: Va, menteur, tu l'as joué sans doute au Domino. C'est toi qui t'es barbouillé le nez de jus de mûres,

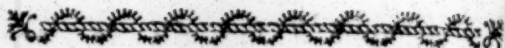
& qui as mis ta chevelure en désordre, pour m'en imposer. En vain Gaspard affirma la vérité de son récit. Je ne crois plus, lui dit son pere, celui qui m'a trompé une fois.

Gaspard confondu, se retira dans sa chambre, & déplora amèrement son premier mensonge. Le lendemain il alla trouver son pere, & lui demanda pardon. Je reconnois lui dit-il, combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie; mais ne me faites pas davantage l'affront de vous défier de mes paroles.

Son pere m'assuroit l'autre jour que depuis ce moment il n'étoit

pas échappé à son fils le mensonge le plus léger, & que de son côté il l'en récompensoit par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeoit plus de lui ni assurance, ni protestation. C'étoit assez que Gaspard lui eût dit une chose, pour qu'il s'en tînt aussi sûr, que s'il l'avoit vue de ses propres yeux.

Quelle douce satisfaction pour un pere honnête, & pour un fils digne de son amitié !

*FI! LE VILAIN CHARMANT!*

CLAUDINE.

LUCETTE, as-tu vu le nouveau
chien de ma sœur ?

LUCETTE.

Non pas encore, ma chère amie.

CLAUDINE.

Je te plains. C'est bien la plus
drôle de petite bête qu'il y ait au
monde.

LUCETTE.

Est-il vrai ? Comment s'appelle-
t-il ?

CLAUDINE.

Charmant.

Fi ! le vilain Charmant ! 69

LUCETTE.

Voilà déjà un nom bien joli.

CLAUDINE.

Oh ! il est encore plus charmant
que son nom.

LUCETTE.

Et qu'a-t-il donc de si drôle ?

CLAUDINE.

D'abord, il n'est pas plus gros
que mon poing.

LUCETTE.

Je les aime bien de cette petite
espece.

CLAUDINE.

Et puis on ne fait pour qui le
prendre, si c'est une levrette ou
un épagneul.

70 *Fi ! le vilain Charmant !*

LUCETTE.

Voilà qui est plaisant.

CLAUDINE.

Si tu voyois donc sa grosse queue
qui fait le bouquet, ses oreilles qui
pendent jusqu'à terre, ses longues
soies qui viennent se chiffonner sur
ses yeux & sur son museau, & la
chienne de physionomie qui perce
là-dessous ! Il est à croquer.

LUCETTE.

Et de quelle couleur est-il, Clau-
dine ?

CLAUDINE.

Caffé au lait tendre.

LUCETTE.

Bon ! c'est la couleur de ce que

Fi ! le vilain Charmant ! 71

J'aime le mieux pour mon déjeûner. Je n'en ai pas tous les jours. On ne me donne le plus souvent que du lait.

CLAUDINE.

Tout sec ?

LUCETTE.

Hélas, oui ! Mais revenons à Charmant.

CLAUDINE.

Il fait plus de tours qu'un Scaramouche. Il donne la patte, & il distingue à merveille la droite de la gauche. Lorsqu'on lui jette un gant, il va le rapporter à la personne sans se tromper jamais.

LUCETTE.

Que me dis-tu ?

CLAUDINE.

Ensuite il fait comme s'il étoit mort. Il se couche tout de son long ; & il ne se relève pas qu'on ne lui ait fait signe de la main. On n'a qu'à lui mettre un petit balai entre les pattes, il monte la garde comme une sentinelle ; & il danse un menuet presque aussi bien que M. Rigaudon.

LUCETTE.

Vraiment, voilà un chien fort bien appris ; mais, Claudine, est-il aussi bien doux & bien tranquille, & ne fait-il mal à personne ?

CLAUDINE.

Oh ! c'est une autre affaire. Lorsqu'il vient un étranger dans la

Fi ! le vilain Charmant ! 73

maison, il se met à japper contre lui comme un fou ; & l'on a bien de la peine à l'empêcher de se jeter à travers ses jambes pour le mordre.

LUCETTE.

C'est bon pour la nuit ; & encore si c'étoit à lui de garder la maison.

CLAUDINE.

Il s'avise aussi quelquefois d'aller mordre le vieux chien de mon papa, sans que celui-ci lui ait fait de mal ; & il ne lui voit rien manger, qu'il n'aille, de jalousie, lui arracher les morceaux de la gueule. Heureusement que Médor est un bon enfant !

74 *Fi ! le vilain Charmant !*

LUCETTE.

Comment, Claudine, voilà ce qu'il fait ?

CLAUDINE.

Vraiment oui.

LUCETTE.

Et tu l'appelles Charmant !

CLAUDINE.

Il est si drôle & si gentil !

LUCETTE.

Va, Claudine, je n'en voudrais pas avec sa gentillesse & ses espiègeries. Mon papa dit qu'on est toujours laid, lorsqu'on a un mauvais cœur. *Fi ! le vilain Charmant !*

LE BON FILS.

DRAME EN DEUX ACTES.

Imité de l'Allemand de M. ENGEL.

P E R S O N N A G E S.

JEROME GUERIN, *laboureur.*

NICOLE GUERIN, *'sa femme.*

COLETTE, *leur fille.*

BARBE, *mere d'Isidore.*

ISIDORE, *fls de Barbe.*

CHARLES GUERIN, *Capitaine
de Cavalerie, fls de Jérôme.*

BONIFACE, *Magister.*

UN SERGENT *de recrues.*

DES SOLDATS.

DES PAYSANS.

*La Scene est sous un berceau,
devant la chaumiere de Jérôme
Guerin.*



LE BON FILS.

DRAME EN DEUX ACTES.

ACTE I.

SCENE I.

ISIDORE.

Je ne l'ai pas vue hier de toute la journée. Il y a plus d'un an que je n'avois passé un jour entier sans la voir. Que peut-il donc lui être arrivé ? Tout est paisible dans sa cabane. Ah ! Colette, peux-tu dor-

mir tranquille, lorsque tu fais combien je dois souffrir ! Est-ce qu'elle ne m'aime plus ? Est-ce qu'elle en aimerait un autre que moi ? Ah ! Colette, Colette !

SCENE II.

ISIDORE, COLETTE.

COLETTE (*en le contrefaisant*).

AH ! Isidore, Isidore ! . . . Allons, me voici.

ISIDORE.

Vous voilà bien joyeuse, Colette !

COLETTE.

Es-tu fâché que j'aie du plaisir à te voir ?

ISIDORE.

Vous n'en auriez pas eu hier, sans doute; & c'est ce qui vous a fait manquer au rendez-vous.

COLETTE.

Eh bien, vas-tu me gronder? Crois-tu que je n'aie pas autant souffert que toi?

ISIDORE.

Oh! C'est-il bien vrai, Colette? Je suis à présent aussi joyeux, que j'étois fâché tout-à-l'heure. Mais, qu'est-ce qui t'a donc empêché de venir?

COLETTE.

Tu fais que c'étoit hier le 6 du mois, & que les lettres de mon frere

arrivent toujours, sans manquer, ce jour-là ?

ISIDORE.

Eh bien ?

COLETTE.

Je cours sur les quatre heures à la poste voisine pour chercher la lettre, la porter à mon père, & t'aller trouver. On me dit à la poste d'attendre, & que le Courier ne peut tarder. J'attends, en m'impatientant. Mon père, inquiet de mon retard, arrive bientôt après. Au bout d'un quart-d'heure, survient aussi ma mère. Pouvois-je les quitter ? Nous attendons encore. Le soir approche. On nous dit que le Courier n'arrivera que dans la nuit.

Nous

LE BON FILS. 81

Nous nous retirons bien affligés. Falloit-il laisser mon pere & ma mere se désoler tout seuls, pour courir après toi ? Là, voyons, pouvois-je le faire ?

ISIDORE.

Non ; tu as toujours raison. Je ne te gronde plus. Mais pourquoi ces airs d'impatience ? Où veux-tu donc aller ?

COLETTE.

Voir si la lettre est arrivée. Mon pere & ma mere sont dans une inquiétude terrible. Ils aiment tant mon frere, & mon frere les aime tant !

ISIDORE.

Et toi, Colette, m'aimes-tu bien aussi ?

N^o VIII.

F

82 *LE BON FILS.*

COLETTE.

Mon frere qui n'étoit que simple
Soldat, & qui est devenu Capitaine !

ISIDORE.

Oui, Colette ; mais. . .

COLETTE.

Qui a aujourd'hui cinquante,
cent, deux cens Cavaliers à ses
ordres.

ISIDORE.

Il est bien heureux, ton frere !

COLETTE.

Qu'il doit avoir bonne grace sur
son cheval, avec son uniforme en
argent ! Oh ! c'est une belle chose,
Isidore, que d'être Capitaine ! Con-
çois-tu bien cela ?

ISIDORE.

Hélas! je ne le conçois que trop bien. Il va peut-être maintenant rougir de me voir entrer dans sa famille, moi qui n'ai ni uniforme en argent, ni deux cens Cavaliers à mes ordres.

COLETTE.

Non, Isidore, ne te rends pas malheureux par tes craintes. Mon frere honore & respecte l'état où mon pere a vécu soixante ans. C'est l'état qu'il auroit eu lui-même, si l'on n'étoit venu l'enlever à la charrue. Il ne choisira pas dans un autre état un époux à sa sœur.

ISIDORE.

Ah! Colette, que tu me ravis!

SCENE III.

JEROME, COLETTE,
ISIDORE.

JEROME.

Es-tu déjà de retour? Où est
cette lettre? Voyons.

COLETTE.

Mon pere, je ne suis pas encore
allée à la poste.

JEROME.

Et tu restes-là à jaser?

COLETTE.

J'allois partir. J'y cours de toutes
mes jambes. Viens avec moi, Isidore.

JEROME.

Oui, c'est le moyen d'être bientôt de retour. Allez ensemble ; mais ne vous amusez pas en chemin. Colette, tu diras, en passant, au Magister Boniface de venir me lire la lettre que tu nous rapporteras.

SCENE IV.

JEROME.

QUE ce Courier me donne de chagrin par son retardement ! Je n'ai pu me tranquilliser de toute la nuit, ni consoler ma pauvre femme. Ah ! mon cher fils, que ta tendresse nous cause tour-à-tour de plaisir & d'inquiétude !

S C E N E V.

JEROME, NICOLE.

NICOLE.

EH bien ! cette lettre ne vient donc point ? Je ne fais quelle crainte me tourmente.

JEROME.

Ne t'impatiente pas, ma chere femme, nous allons recevoir de ses nouvelles. Nous le reverrons bientôt lui-même, j'en suis sûr. Ah ! je le demande tous les jours à Dieu.

NICOLE.

Il est Soldat, mon ami : un Soldat n'est pas sûr un moment de sa

vie. Combien cela me désole ! Souvent, lorsqu'on nous lit ses lettres, & que tu crois que je pleure de joie, c'est de chagrin que je pleure. Il me vient en pensée que c'est peut-être sa dernière. Et cet argent qu'il nous envoie toujours, je ne puis y toucher que mon cœur ne se ferre. C'est avec cet argent, me dis-je à moi-même, que le Roi paie son sang ; & nous qui sommes ses pere & mere, nous pouvons le prendre, & le dépenser à nous donner nos aises ! Ah ! mon ami, quand aurons-nous la paix ?

JEROME.

On dit qu'elle est déjà faite, & même que les régimens s'en retournent dans leurs quartiers.

NICOLE.

Ah ! si c'étoit vrai !

JEROME.

Cela est sûr, ma chere femme ; tu peux y compter. Nous aurons la paix, avant que nous nous en doutions, Et alors notre Charlot viendra en garnison dans quelque ville voisine ; & nous, nous irons nous y promener une fois la semaine.

NICOLE (*avec transport*).

Ah ! deux, trois fois, mon ami ! Une fois n'est pas assez. Quelle joie de le revoir ! Mais qui fait si nous le reconnoîtrons !

JEROME.

Ah ! je reconnoîtrai bien mon fils peut-être.

NICOLE.

En habit d'Officier, mon ami, tout galonné d'argent, avec un ruban à la boutonniere, & une croix?

SCENE VI.

JEROME, NICOLE,
BONIFACE.

BONIFACE.

BONJOUR, pere Jerôme, bonjour mere Nicole.

JEROME & NICOLE.

Bonjour, notre Magister. (*Ils le prennent par la main*).

BONIFACE.

Eh bien, vous avez donc reçu

90 *LE BON FILS.*

des nouvelles de votre fils ? Où est sa lettre, que je vous la lise ?

JEROME.

Nous ne l'avons pas encore reçue ; & je suis dans une impatience...

BONIFACE.

Je le crois bien ; quand ce ne seroit que pour l'honneur de recevoir des nouvelles d'un Capitaine. Mais comment diantre est-il parvenu jusques-là ? Je n'en fais rien, moi ; car vous m'avez soufflé sa dernière lettre, pour vous la faire lire par Monsieur le Bailli.

NICOLE.

Vous ne le savez donc pas, Monsieur Boniface ? Oh ! conte-lui un peu cela, mon ami.

BONIFACE.

Où, voyons, voyons. Conte-
moi cela, pere Jérôme.

JÉRÔME.

Tenez, mon cher M. Boniface,
voici ce que c'est. Dans la der-
niere bataille.... là.... près de....
je ne me souviens jamais du nom ;
tout son régiment étoit culbuté ; la
plûpart des Officiers tués ou blef-
fés : mon fils avoit reçu un coup
de feu : mais il n'y fit pas atten-
tion. Il rassembla, comme il put,
trois cens hommes, (*avec plus de
vivacité*). les mena à l'ennemi, tomba
dessus, le sabre à la main. Il eut un
cheval tué sous lui ; il s'en fit don-
ner un autre, & il sortit du feu

avec cinquante hommes. Son Général vit tout cela, le nomma sur le champ Capitaine, & lui donna la croix, en l'assurant qu'il auroit soin de sa fortune. — Cui, Monsieur le Magister, c'est comme je vous le dis; voilà ce que mon fils a fait.

BONIFACE.

Oh, c'est un brave garçon! Je m'en étois déjà apperçu, lorsqu'il étoit à l'école. Quand les enfans du village jouoient entre eux, c'étoit toujours Charlot qui menoit la bande: & lorsqu'ils avoient des querelles, c'étoit toujours lui qui frappoit le plus fort. — C'étoit déjà en lui, pere Jerome. Cela lui est tout naturel.

JEROME (*en riant*).

N'est-ce pas ?

SCENE VII.

JEROME, NICOLE, COLETTE,
BONIFACE.

COLETTE (*en courant*).

Mon pere ! mon pere ! voici la
lettre, la voici ! Voilà aussi votre
argent du mois. Il y a douze écus,

JEROME.

Un louis, veux-tu dire ?

COLETTE.

Non, non, le maître de la poste
y a regardé à deux fois. Douze écus.

JEROME.

Le bon Charlot ! je peux bien vivre avec un louis, peut-être.

COLETTE.

Et du vin encore, mon pere ! Ce Marchand de vin qui a un gros nez rouge-bleu, s'est trouvé en même-tems que moi à la poste. Il venoit de recevoir l'ordre de vous en livrer un panier tout plein. Isidore est allé le chercher.

BONIFACE.

Un panier tout plein !

JEROME.

Il y aura quelque chose de cela pour vous, M. Boniface. Mais il faut, en attendant, que vous buviez avec moi le peu qui nous est



BON FILS. 95

resté du dernier, pendant que vous nous lirez la lettre. Va, ma bonne femme, apporte-nous de ce vin, & trois verres, avec quelque chose pour déjeuner. Et toi, Colette, donne ici une table & trois chaïses, dépêche-toi.

NICOLE & COLETTE (*en s'en allant*).

Mais au moins, ne lisez pas sans nous, je vous prie.

BONIFACE.

Soyez tranquilles. Est-ce que je fais lire à jeûn ?

SCENE VIII.

JEROME, BONIFACE,
COLETTE (*qui va & vient*).

JEROME.

OUVREZ toujours la lettre,
M. le Magister, nous ne la lirons
pas pour cela. Je suis pourtant bien
curieux de savoir ce qu'il dit de la
paix, & s'il viendra bientôt.

BONIFACE.

De la paix, dites-vous ? On en
parle beaucoup ; mais je ne saurois
le croire. On enrôle toujours à
force ; & ce matin même, ne vient-

il pas d'arriver un Sergent avec
quelques Soldats ?

JEROME.

Pour recruter ?

BONIFACE.

Vraiment oui. Et s'ils alloient
vous enlever le prétendu de votre
fille ? Prenez-y garde, pere Jérôme,
prenez-y garde ; c'est un jeune drôle
bien découplé.

COLETTE (*qui s'est approchée pour
écouter*).

Oh ! mon Dieu ! que dites-vous,
M. Boniface ?

JEROME.

Ne crains rien, ma fille, tu fais
qu'il est exempt.

Nº VIII.

G

BONIFACE.

A la bonne heure. Mais ouvrons. Quelle belle écriture a votre fils ! Comme c'est propre & lisible ! C'est pourtant moi à qui il en a l'obligation.

(Il crache & commence à lire).

“MON TRES-CHER PERE”.

JEROME *(avançant la tête vers le Magister, pour mieux entendre).*

O mon bon Charlot !

BONIFACE.

“Comme la paix vient d'être signée, c'est la dernière fois que je vous écris du camp pour. . .”

JEROME.

Dieu soit loué ! Nous l'avons

donc enfin la paix. Comme ma bonne femme va être bien-aise !

BONIFACE (*lisant*).

“ Pour vous envoyer l'argent du mois que vous avez bien voulu accepter”.

JEROME (*attendri*).

Oui, mon fils.

BONIFACE (*lisant*).

“ Ces jours passés, mon pere, j'ai goûté le plus grand plaisir que j'aie jamais eu de ma vie. Il faut que je vous le conte”.

JEROME (*avec joie*).

Ah ! voyons ! voyons !

BONIFACE (*lisant*).

“ Mon Général me fit l'honneur de m'inviter à sa table.”

JEROME.

A sa table, mon Charlot à sa table ? Ah ! comme les autres auront ouvert de grands yeux, tous ces grands Officiers ! Eh bien, eh bien ?

BONIFACE (*lisant*).

“ Il s’entretint long-tems avec moi, & me donna, sur ma conduite, beaucoup de louanges que je ne mérite pas. Enfin, il me demanda de quelle maison j’étois, où j’étois né, qui étoit mon pere ” ?

JEROME (*riant*).

Comment ! jusqu’à s’informer de moi, son Général ! Eh bien, qu’est-ce qu’il lui a répondu ? Oh ! voyons vite, mon cher Monsieur Boniface.

BONIFACE (*lisant*).

“Je lui dis le nom de notre village & le vôtre ; que vous étiez un pauvre laboureur ; mais que je ne vous changerois pas pour tout autre au monde, malgré votre état”.

JEROME (*levant les mains*).

Bonté divine ! Il me semble l'entendre.

BONIFACE (*lisant*).

“Mon Général fut touché de mon amour pour vous. Il prit le verre qu'il avoit devant lui, me porta votre santé en présence de toute la table, en m'ordonnant de vous le faire savoir, & de vous assurer de sa bienveillance”.

JEROME (*sautant de joie*).

Oh ! cela est-il possible, Monsieur Boniface ? Son Général ! Quelque Prince !

BONIFACE.

Oui, comme vous venez d'entendre, il a bu à votre santé.

JEROME

(*Court, hors de lui-même, vers la cabane, & s'écrie*) :

Femme ! femme ! laisse tout cela, ma chere femme. Viens vite ! viens vite !

NICOLE (*de l'intérieur de la cabane*).

Qu'est-ce que c'est, mon ami ?

JEROME.

Mais, viens donc, que je te conte ; viens te dis je, viens donc.

SCENE IX.

JEROME, BONIFACE,
NICOLE.

JEROME (*embrassant Nicole*).

AH ! ma bonne chere femme,
quel fils tu m'as donné !

NICOLE

(*Posant sur la table le déjeûner,
dont le Magister s'empare, sans faire
semblant de rien*).

Qu'y a-t-il donc, mon cher
homme ? Je suis déjà toute trem-
blante d'aise. Avons-nous la paix ?

JEROME.

C'est bien autre chose ! Oui, la

paix ; & notre fils a dîné à la table de son Général ; & son Général s'est informé de notre village & de moi ; & mon fils lui a répondu que je n'étois qu'un pauvre laboureur ; mais qu'il ne me changeroit pas pour tous les peres du monde. Ah ! je pleure de joie ! Et là-dessus, son Général a bu publiquement à ma santé, & m'a fait assurer de sa bienveillance. (*Nicolas frappe ses mains à plusieurs reprises*). Oui, ma chere femme, il faut à présent que nous buvions à la santé de notre Général.—Allons, toi, prends cela, ma femme ; & vous, notre cher Maître d'école, prenez celui-ci, & moi celui-là. Choquons tous ensemble. (*Il ôte son chapeau, & tous à la fois*) : Vive notre Général !

BONIFACE.

Ma foi, il n'en boit pas de meilleur.

JEROME. -

Ecoutez donc, Monsieur Boniface ; il faudra, s'il vous plaît, que vous écriviez à mon fils, comme quoi j'ai pris ma revanche de son Général ; qu'il le remercie de ma part, & qu'il l'assure que je l'aime de tout mon cœur. N'y manquez pas, au moins. Il ne seroit peut-être pas mal de lui écrire à lui-même en droiture.

BONIFACE.

Bon ! Pere Jerome, y pensez-vous ?

NICOLE.

Mais si la paix est faite, mon ami ?

JEROME.

Sans doute qu'elle est faite, puisque notre fils nous l'écrit.

NICOLE

(Avec tendresse, s'appuyant sur le bras de Jérôme, & laissant éclater sa joie).

Il retournera donc bientôt, mon cher ami. Il ne manquera sûrement pas de venir nous voir. Nous le reverrons donc enfin ?

JEROME.

Doucement, notre femme, nous allons entendre tout cela.

NICOLE.

Ah ! s'il pouvoit venir avant le mariage de Colette, ce seroit un double plaisir.

JEROME.

Patience, patience. M. Boniface aura la bonté de continuer.

NICOLE.

Oui, oui, continuez, je vous prie ; peut-être qu'il nous apprendra quelque autre chose.

BONIFACE

(Cherche, en se rassoyant, où il en est resté. Nicole passe de son côté, & lui prête attention).

De m'inviter à sa table ! Où en suis-je resté ? . . . A votre santé . . . En m'ordonnant . . . Oui, c'est ici :

108 *LE BON FILS.*

“ En m’ordonnant de vous le faire
savoir, & de vous assurer de sa
bienveillance. Il ne me fut pas pos-
sible de me contenir davantage,
tant j’étois ému. Je m’élançai de
ma place, &”

S C E N E X.

JEROME, NICOLE, COLETTE,
BONIFACE.

COLETTE (*sanglottant & criant*).

Au secours ! au secours ! mon
pere ! les enrôleurs !

JEROME.

Comment ! qu’est-ce qu’il y a ?

NICOLE (*courant avec inquiétude à Colette*).

Remets-toi donc, ma fille; qu'est-il arrivé?

COLETTE.

Les enrôleurs nous enlèvent Isidore!

BONIFACE.

Quoi! Et le vin qu'il porte aussi?

NICOLE.

O Dieu! quel malheur!

JEROME.

De force, à présent que la paix est faite? Il faut qu'il y ait quelque coquinerie là-dessous.

COLETTE.

Mais allez donc, mon pere;

voyez si vous pourrez le faire relâcher. Vous êtes aussi-bien son pere que le mien. Ce Sergent aura du respect pour vous, j'en suis sûre. Tout le monde vous respecte.

JEROME.

Innocente que tu es ! comme si tout le monde étoit de notre village.

SCENE XI.

JEROME, NICOLE, BARBE,
BONIFACE, COLETTE.

BARBE.

Je n'en puis plus. Je suis morte de douleur.

LE BON FILS. III

NICOLE.

Ah ! que je vous plains, ma bonne mere Barbe ! Au moins si notre fils étoit à présent ici pour nous tirer de peine !

JEROME.

Femmes, appeaisez-vous, appeaisez-vous ; le mal n'est peut-être pas si grand que vous l'imaginez. Est-ce qu'on arracheroit un fils unique de la charrue ? Cela feroit inoui. Je vais. Je leur parlerai.

COLETTE.

Et moi aussi mon pere, je vous suis. Je prierai, je pleurerai, je crierai, jusqu'à ce qu'on nous le rende.

SCENE XII.

NICOLE, BONIFACE.

NICOLE.

AH ! pourquoi la vieilleſſe ne me permet-elle pas de les ſuivre ? Mais vous, Monſieur Boniface, vous qui parlez comme une harangue, que n'allez-vous leur en impoſer ?

BONIFACE.

Non, non, mon devoir eſt de m'attacher aux plus affligés ; & je ne vous quitte pas.

NICOLE (*avec inquiétude*).

Ciel ! n'entends-je pas déjà du
bruit

bruit dans le village? Pourvu qu'il n'arrive pas de malheur à mon pauvre homme! Allez voir un peu, M. le Magister.

BONIFACE.

Y pensez-vous? Moi, moi?

NICOLE.

Vous êtes un homme comme il faut, Monsieur; un homme savant.

BONIFACE.

Ouidà! c'est justement le pis. Ces bourrus ne demandent pas mieux que de tomber sur nous autres Savans. Mêlez-vous de vos livres, me diroient-ils, de par tous les diables. De mon côté, je suis un peu vif; qui fait ce qu'il en arri-

114 *LE BON FILS.*

veroit? Non, non, il faudroit n'avoir jamais fourré le nez dans la science.

NICOLE.

Vous êtes de nos amis, Monsieur Boniface, & vous ne voulez pas nous secourir?

BONIFACE.

Mais, foyez donc raisonnable, après tout, mere Nicole. Songez donc à mon état. Je puis bien vous donner des conseils, des consolations, en françois & en latin, tant que vous voudrez; mais des secours, vous savez bien que ce n'est pas mon office?

NICOLE.

Je n'aurois jamais attendu cela

LE BON FILS. 115

de vous. Eh bien, je vais tâcher de m'y traîner, moi.

SCENE XIII.

BONIFACE (*seul*).

OUI, m'aller fourrer parmi ces jeunes drôles ! Je n'ai que vingt marmots dans mon école ; & ces espiègles me lutinent toute la journée. Jugez, quand je serois au milieu d'une troupe de grands pendards. Je n'aurois pas là de verges pour leur en imposer. Je pense qu'il vaut mieux achever cette bouteille, & finir en même-tems la lettre. . . . Je suis curieux de savoir. . . .

H 2

116 LE BON FILS.

*(Il verse du vin dans son verre,
& commence à lire tout bas).*

(Haut).

Le 6! Ho! Ho! c'étoit hier.

(Il continue de lire avec empressement).

Le 7! Ah! les voilà tous hors d'embarras!

(Il avale son vin).

Il n'y a pas un instant à perdre.

*(Il verse une seconde fois du vin,
& le boit).*

Je cours les rappeler.

(Il verse & boit une troisième fois).

Les momens sont précieux.

*(Il regarde à travers la bouteille;
& voyant qu'il n'y reste plus rien,
il court vers la porte, en criant):*

Jerôme! Nicole! Ils sont trop

loin ; ils ne m'entendent pas. Oh !
cette nouvelle va me réconcilier
avec Nicole. Quel dommage ce se-
roit de se brouiller avec ces bonnes
gens, qui viennent de recevoir un
panier plein de nectar de cette
excellence !

Fin du premier Acte.

A C T E II.

S C E N E I.

JEROME, NICOLE, ISIDORE,
BARBE, COLETTE, UN SER-
GENT, DES SOLDATS, DES
PAYSANS.

LE SERGENT (*aux Soldats*).

QU'ON me l'emmene; allons,
qu'est-ce que ces piailleries?

LES PAYSANS (*l'un après l'autre*).

Prendre le dernier d'une famille!..
un fils unique!... Non, le Roi ne

l'entend pas comme cela.... Il ne sauroit le prétendre.

LE SERGENT.

Vous avez beau dire, vous autres manans, (*frappant*) sur sa poche). j'ai mes ordres ici, & cela suffit.

LES PAYSANS (*l'un après l'autre*).

Vos ordres! vos ordres!... Il n'y a rien de cela dans vos ordres.... On n'a jamais donné ordre de laisser un champ à l'abandon.

JEROME (*faisant signe aux Paysans de se taire*).

Ecoutez, mon cher Monsieur, avec de bonnes paroles, on fait bien des choses.

LE SERGENT.

De bonnes paroles? Je n'attends

que cela. Voyons de quel poids sont les vôtres.

JEROME.

Tenez, Monsieur le Sergent, j'aime le Roi de tout mon cœur ; & si je n'étois sûr que la paix fût faite, & qu'il fût hors d'embarras ; si je le voyois tellement embourbé qu'il eût peine à se tirer d'affaire....

LE SERGENT.

Est-ce là tout ? Qu'est-ce que tout cela signifie ?

JEROME.

Mais écoutez seulement, Monsieur le Sergent.

LE SERGENT (*s'appuyant sur sa canne*).

Eh bien ?

JEROME.

Ce jeune homme est le prétendu de ma fille ; c'est un fils unique ; mais, malgré tout cela, je serois le premier à vous dire : Emmenez-le avec vous. Que peut-il avoir de plus pressé, que d'aller se battre pour son Roi ? Prenez-moi aussi, vous dirois-je. Ma tête est déjà toute grise. Mon visage est couvert de rides ; mais je ne suis encore ni assez vieux, ni assez cassé pour ne pas me battre comme un autre. La gloire de mon fils m'a donné de la vigueur. Je me battrai tant que je serai en état de porter un fusil ; & lorsque je n'en pourrai plus de vieillesse & de fatigue, j'exhorterai encore les jeunes gens qui seront à

mes côtés à se comporter bravement. Si j'en vois quelqu'un qui ait envie de lâcher le pied, je me jetterai à travers son chemin ; & il faudra, avant de pouvoir s'enfuir, qu'il passe sur le corps d'un pauvre vieillard. Oui, sur mon ame, Monsieur le Sergent, voilà ce que je dirois, si les choses en étoient à cette extrémité.

LE SERGENT.

Et moi, je dirois, vieux bon homme, que vous ne savez ce que vous dites.

JEROME (*s'avancant d'un pas*).

Monsieur le Sergent, votre conduite pourroit vous coûter cher. Si vous faites le maître avec nous,

nous saurons bien trouver le vôtre quelque part : & si j'écrivois à mon fils le Capitaine. . . .

LE SERGENT.

Vous ? un fils Capitaine ? mais quand vous en auriez dix, je n'ai autre chose à vous dire sinon qu'il me faut Iïdore, ou de l'argent.

JEROME.

Comment, Monsieur, vous prenez aussi de l'argent ? & vous le prenez des propres sujets du Roi ?

LE SERGENT.

Moi, tout comme le Roi ; excepté que je prends la peine de le lever moi-même. Trente écus, ou il marchera.

JEROME.

Trente écus? comment les trouver dans tout le village?

NICOLE.

Ah! par pitié, Monsieur le Sergent.

LE SERGENT.

Pitié! Nous nous embarrassons bien de la pitié, nous autres Soldats. Si vous étiez en pays ennemi donc, ce seroit bien pis. Là, il n'y a point de quartier. Il faut donner de l'argent, ou ses oreilles.

NICOLE (*tressaillant d'horreur*).

O mon Dieu!

LE SERGENT:

Parbleu! le moyen de conserver de la pitié dans un camp! On vous casse

casse bras & jambes comme rien ;
on ne voit que cela tous les jours....
Enfin, je vous donne encore un
quart-d'heure ; après quoi, de l'ar-
gent, ou Isidore. Marche.

(Il sort avec les Soldats).

COLETTE.

Donnez-moi le bras, mere Barbe,
que je vous aide à le fuivre. Ah !
ne le quittons pas.

JEROME *(aux Paysans).*

Et vous aussi, suivez-le, mes amis.

(Les Paysans sortent).

SCENE II.

JEROME, NICOLE.

NICOLE.

O Mon Dieu ! quelle méchanceté ! N'aurons-nous jamais un jour tout entier de bonheur ?

SCENE III.

JEROME, NICOLE, BONIFACE
(*essoufflé*).

JEROME.

Vous nous avez donc abandonnés, Monsieur Boniface ?

BONIFACE.

Comment diantre ? Il y a un quart d'heure que je cours après vous.

JEROME.

Qu'y a-t-il donc de nouveau ? vous avez l'air tout joyeux. Ignorez-vous qu'on ne veut pas relâcher Ifidore ?

BONIFACE.

On ne veut pas ? Ah ! on ne veut pas ? Oh ! je saurai bien vous le faire rendre, moi. (*Frappant sur la lettre*). Le voici, le voici dans la lettre.

NICOLE.

Dans la lettre ? Dans la lettre de mon fils ?

BONIFACE.

Oui, il y est. Votre fils arrive aujourd'hui.

JEROME.

Aujourd'hui, Monsieur Boniface ?

BONIFACE.

Ecoutez seulement. (*Il lit*).

“Notre régiment, mon pere, a aussi l'ordre de retourner dans ses quartiers. Le six du mois prochain, l'escadron que je commande passera devant votre village”. Voyez-vous, pere Jérôme, c'est comme qui diroit hier.

JEROME.

Est-il possible ? Que me dites-vous là ?

NICOLE

NICOLE.

Hier! & il n'est pas encore ici?

BONIFACE.

Attendez, attendez. Ecoutez la suite. (*Il continue*).

“ Au plus tard, mon pere, ce sera le sept au matin. Et comme alors je ne serai éloigné que d'un quart de lieue de votre village, je laisserai mon escadron au Lieutenant, pour vous aller trouver. J'aurai au moins le plaisir de vous voir un instant, vous & ma bonne mere, & de vous embrasser.”

JEROME (*avec vivacité*).

Oh! quel plaisir! il vient donc! Je vais au-devant de lui, notre chere femme; j'irai jusqu'à la prai-

rie. Je veux l'appeller, lui tendre les bras ; je veux lui crier, du plus loin que je le verrai : Mon fils ! mon cher fils !

NICOLE.

Ne me quitte pas, mon ami ; comment pourrois-je te suivre, moi qui suis si foible ? Faut-il qu'il imagine que je l'aime moins que toi ?

BONIFACE.

Oui, oui, restez, pere Jérôme. Donnez-moi seulement vos douze écus ; donnez vite.

JEROME.

Pourquoi donc, mes douze écus ?

BONIFACE.

Pour retenir le Sergent, sous

prétexte d'un à-compte des trente écus qu'il demande. Et lorsqu'en suite votre fils viendra

JEROME.

Fort bien. Les voilà, Monsieur Boniface. Courez, voyez ce que vous pourrez faire. Car moi, je ne puis, en ce moment, penser qu'à mon fils.

(Boniface sort, en courant).

S C E N E IV.

JEROME, NICOLE.

NICOLE.

Au moins, ne t'en vas pas, mon ami, je t'en prie. Je ne saurois rester après toi. Il vaut mieux que tu montes sur cette petite colline. Tu le verras encore plutôt de là.

JEROME.

Tu as raison, ma femme. Ah! tout mon sang me bout dans les veines d'impatience & de plaisir.

NICOLE (*pendant que Jérôme monte sur la colline*).

Il revient donc, enfin. O Ciel!

il revient, pour la première fois, après tant d'années si longues ! Ah ! comme le cœur me bat ! J'ai eu une grande joie, quand il est venu au monde ; mais celle-ci est plus grande encore. (*Elle crie à Jérôme*) : Eh bien, mon cher homme, ne vois-tu rien ?

JÉRÔME

(*Sur la pointe des pieds, & tenant sa main sur ses yeux*).

Pas encore, ma chère femme ; le soleil m'éblouit.

NICOLÉ (*allant vers la colline*).

Pourvu que nous ne nous soyons pas réjouis mal-à-propos. Descends un peu, & donne moi la main pour

monter. Je suis sûre que je le verrai de plus loin que toi.

JEROME.

Quel nuage de poussière ! Est-ce un troupeau ? Non, je vois reluire des armes. Les voici qui viennent par la montagne, les chevaux pressés les uns contre les autres. Ce sont eux, ma chère femme, ce sont eux.

NICOLE.

Et notre fils ?

JEROME.

Il ne sauroit être bien loin.

NICOLE.

Attends, attends. (*Elle s'efforce en vain de monter sur la colline*).

JEROME.

Mais qui est-ce qui vient vers nous au grand galop ? Il entre dans le village. (*Jérôme jette son chapeau en l'air*). Femme ! femme ! le voilà qui saute à bas de son cheval. C'est notre Charlot.

NICOLE.

Oh ! bon Dieu ! Je suis toute hors de moi ! Il faut que j'aille à sa rencontre. (*Elle court vers le chemin, en tendant les bras. On entend ces cris répétés*) : Mon fils ! Ma mere !

S C E N E V.

JEROME, NICOLE,
LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE

(Entrant dans le moment où Jérôme vient de descendre).

Mon digne & respectable pere !

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre).

JEROME.

Ah ! mon fils ! *(L'embrassant une seconde fois)*. Encore une fois, mon fils. C'est à présent que je m'aperçois que je n'ai plus mes forces.

LE BON FILS. 137

Je ne saurois te ferrer dans mes bras comme je le voudrois. Mais mes larmes te disent ce que je ne puis t'exprimer. Tu as un pere reconnoissant.

NICOLE

(Lui mettant une main sur l'épaule, & tenant de l'autre une des siennes).

Oh ! pour cela, oui, mon fils ;
& une mere qui ne l'est pas moins.

LE CAPITAINE.

Que me parlez-vous de reconnaissance, mes chers parens ? Est-ce donc vous qui m'avez des obligations ?

JEROME.

Paix, mon cher fils. Je veux le

138 *LE BON FILS.*

dire devant tout le monde, que tu m'as bien plus rendu, que je ne t'ai donné. Tu fais toute ma consolation, tout le bonheur de ma vieillesse. C'est toi qui me fais vivre, qui prolonges mes jours.

NICOLE.

Tu nous fais mille plaisirs, que je ne saurois te rendre.

LE CAPITAINE.

Et ne sont ce pas les plus grands plaisirs que je puisse me faire à moi-même ? Mon bonheur en seroit-il un si votre tendresse ne vous le faisoit partager avec moi ? Oui, croyez-moi, mes bons, mes chers parens, je n'ai jamais cessé de penser à vous, de rapporter tout à vous.

Lorsqu'il m'est arrivé quelque chose d'heureux, je me suis fort peu soucié de l'avantage qui devoit m'en revenir. Le plus grand plaisir que j'en ressentois, c'étoit de penser à celui que vous en auriez. Mais de tous ceux que j'ai goûtés dans ma vie, il n'y en a jamais eu de si grand, de si touchant pour mon cœur, que celui dont je jouis en ce moment, où je vois vos yeux remplis de larmes. (*Lcur prenant la main à chacun, & les regardant tour-à-tour*). O mes honnêtes parens ! je ne saurois me rassasier de vous voir. — Mais remettez-vous, remettez-vous. Je ne puis m'arrêter long-tems. Que faites-vous ? Comment passez-vous votre vieillesse ?

Comment vivez-vous ? Où est ma sœur, que je n'ai connue qu'au berceau ? Faites la moi voir.

JEROME.

Elle nous donne bien de la consolation ; & nous allons la marier, si tu l'approuves. Je vais te la chercher, mon fils. J'y cours. (*Se retournant, après avoir fait quelques pas*). Mais je suis si troublé. . . . Il faut que je te dise auparavant. . . .

NICOLE.

Sans toi, peut-être, elle alloit être bien malheureuse. Son prétendu, mon cher fils. . . .

JEROME.

Il vient de nous être enlevé par un Sergent, qui, heureusement, est

encore ici. Il attend, pour le délivrer, trente écus que je lui ai fait promettre, espérant que tu allois venir. Oh! quel bonheur que tu nous sois arrivé aujourd'hui!

LE CAPITAINE.

Allez, allez, mon pere, tâchez de l'attirer dans ce lieu, sans lui dire que j'y sois. N'en dites rien non plus à ma sœur.

JEROME.

Bon Dieu! Comment pourrois-je m'en tenir? J'aimerois bien mieux crier à tous ceux que je rencontrerai: Il est ici! il est ici!

(*Il sort*).

SCENE VI.

NICOLE, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE

*(Regardant tout autour de lui,
& prenant ensuite sa mere par la
main).*

QUE ce séjour est charmant !
Ce n'est que dans ce moment que
je reconnois le lieu de ma naissance !
Voilà la cabane après laquelle j'ai
tant soupiré ! Voici l'endroit où nous
nous asseyions sur la verdure avec
nos voisins dans les belles soirées
d'été ! Voilà encore cette colline
que j'avois choisie pour mes jeux !

O douces années de mon enfance !
De tout ce que je vois ici, ma mere,
il n'y a rien qui ne me rappelle
quelques marques de votre tendresse.
Mais quoi ! vous ne me dites rien ?

NICOLE.

Ma joie est trop grande, mon
cher fils, elle ne sauroit sortir de
mon cœur. Je voudrois être seule,
& pouvoir pleurer tout à mon aise,
D'ailleurs aussi je pense. . . .

LE CAPITAINE.

Ne vous contraignez pas, ma
mere ? que voulez-vous dire ?

NICOLE.

Que tu n'es plus notre égal à
présent ? que tu es trop au-dessus
de nous.

LE CAPITAINE.

Moi trop au-dessus de vous ! Oh ! étouffez cette pensée ; les liens que la nature a formés entre nous, ne sont-ils pas les plus tendres ? Ne doivent ils pas m'être toujours sacrés ? Ne suis-je pas bien sûr qu'il n'y a pas de cœurs au monde auxquels je sois aussi cher qu'aux vôtres ? Et le mien, ne doit-il pas vous être plus attaché qu'à tout autre dans l'univers ? (*Il l'embrasse*). Ah ! croyez, ma mere, que je vous aime toujours aussi vivement, aussi tendrement que jamais. .

NICOLE.

Oui, je te crois. Aussi l'ai-je bien mérité. Je ne pense qu'à toi. Je ne rêve

rêve que de toi. Combien de nuits j'ai passées auprès de ton pere à me désoler ! Je craignois toujours de ne plus te revoir avant de mourir.

SCENE VII.

NICOLE, LE CAPITAINE,
COLETTE.

COLETTE (*courant à sa mere, sans voir le Capitaine*).

QU'EST-CE que c'est donc, ma mere ? Savez vous pourquoi mon pere m'a commandé de courir ici ? (*Appercevant le Capitaine, d'un air craintif*). Ah ! un Officier !

N^o VIII.

K

LE CAPITAINE (*bas à Nicole*).

Ma mere ! est-ce là ma sœur ?

(*Nicole lui fait signe qu'oui. Il va pour l'embrasser*).

L'aimable physionomie !

COLETTE (*se défendant*).

Fi donc, Monsieur l'Officier !

NICOLE (*à Colette*).

Comment, Colette, à ton frere ?

LE CAPITAINE (*à Nicole*).

Quels grands yeux elle me fait !
(*A Colette*). Oui, Colette, ton frere ;
& je me flatte que c'est ton frere
chéri.

COLETTE.

Quoi ! ma mere, ce bel Officier,
c'est mon frere Charlot ?

LE BON FILS. 147

LE CAPITAINE (*en l'embrassant*).

Quelle aimable naïveté !

COLETTE (*courant toute joyeuse
vers sa mere*).

Ah ! ma mere, nous n'avons donc
plus rien à craindre. Isidore est à
nous.

SCENE VIII.

JEROME, NICOLE, LE CAPITAINE, BONIFACE, BARBE, COLETTE, ISIDORE, LE SERGENT, & quelques PAY-SANS.

JEROME (*montrant son fils*).

TENEZ, Monsieur le Sergent, voilà celui qui vous payera les trente écus.

LE SERGENT (*consterné*).

Que vois-je ? un Officier ! (*Il ôte son chapeau avec respect*).

(*Colette court à Isidore. Les Pay-*

sans tantôt se regardent les uns les autres, tantôt regardent le Capitaine, & se donnent à entendre que c'est le fils de Jérôme).

JEROME.

Oui, c'est lui, mes enfans, c'est mon fils. Réjouissez-vous tous avec moi. — Comment pourrois-je seul suffire à ma joie ?

LE CAPITAINE (*au Sergent*).

Vous avez usé ici de violence, mon ami. Où sont vos ordres ?

LE SERGENT (*les lui remettant d'un air troublé*).

Les voici, Monsieur le Capitaine.

LE CAPITAINE.

De quelle compagnie êtes-vous ?

LE SERGENT.

De la Compagnie du Capitaine Martineau.

LE CAPITAINE (*après avoir regardé les ordres*).

Et vous osez produire de pareils ordres ? Je connois votre Capitaine, & je vous connois aussi, vous. Quel étoit votre projet ? D'extorquer de l'argent des sujets du Roi, & de profiter ensuite du voisinage de la frontiere pour désertter ?

LE SERGENT (*d'un air suppliant*).
Monsieur le Capitaine !

LE CAPITAINE.

Taisez - vous, misérable. Vous avez abusé du noble état de soldat. Vous ne l'avez regardé que comme

un privilege qui vous donnoit la facilité d'exercer plus librement vos brigandages. Il est tems que vous en receviez le châtiment.

(Aux Paysans qui sont au fond du théâtre).

Ayez soin de le garder jusqu'à nouvel ordre. Arrêtez aussi ses complices, & conduisez-les avec lui chez le Juge.

(Quelques-uns des Paysans emmenent le Sergent).

SCENE *derniere.*

JEROME, NICOLE, LE CAPITAINE, BONIFACE, BARBE, COLETTE, ISIDORE, & quelques PAYSANS.

LE CAPITAINE.

APPROCHE, ma chere sœur, Est-ce là ton prétendu ? Il est d'une jolie tournure. Je fais gré à Colette de son choix.

COLETTE (*en rougissant*).

Oh ! je le crois bien ! N'est-il pas vrai, mon frere ?

ISIDORE.

Quoi ! Monsieur le Capitaine,

vous voulez bien l'approuver ? moi qui ne suis qu'un laboureur !

LE CAPITAINE.

Et qu'étoit mon pere ? N'es-tu pas né d'honnêtes parens ?

NICOLE (*lui présentant Barbe*).

Oui, mon fils, voilà sa mere Barbe ; c'est le plus brave femme de tout le canton.

LE CAPITAINE.

Que je l'embrasse & la félicite. Mes enfans, je ne serai pas tout-à-fait heureux, si je ne suis de vos noces. Je me charge de tous les frais.

BARBE & ISIDORE.

Ah ! Monsieur le Capitaine !

LE CAPITAINE.

Mais n'apperçois-je pas là Monsieur Boniface ?

BONIFACE (*s'avançant*).

Oui, Monsieur le Capitaine, prêt à vous servir.

LE CAPITAINE.

Eh ! c'est ma plus ancienne connoissance. (*Il lui tend la main*). Je me reproche de l'avoir fait un peu enrager autrefois.

BONIFACE.

Oublions le passé ! le présent m'est trop honorable. Monsieur le Capitaine, savez-vous bien que c'est moi qui leur ai lu toutes vos lettres ? J'ai répandu votre gloire dans tout le

pays. Vraiment il m'en revenoit un peu aussi pour ma part.

LE CAPITAINE.

Oui, Monsieur Boniface, je le reconnois avec plaisir. Vos instructions ne m'ont pas été inutiles pour mon avancement.

BONIFACE

(lui fait une inclination pédantesque, & se relève en se rengorgeant).

(A part).

Qui croiroit que j'ai donné le fouet à un Capitaine ?

LE CAPITAINE.

Mon pere, tous ces honnêtes gens font-ils de ce hameau ?

JEROME.

Oui, mon fils ; ce sont nos voi-

sins. Ils ont tous eu bien des soins pour notre vieillesse.

LE CAPITAINE,

Je vous en remercie, mes bons amis.

LES PAYSANS (*s'approchant familièrement*).

Le brave Monsieur ! Il ne nous méprise pas. Soyez mille fois le bien venu, Monsieur le Capitaine. Nous avons toujours eu bien du plaisir, quand nous avons appris de vos nouvelles.

(*Le Capitaine prend chacun d'eux par la main*).

JEROME.

Tout ce que je vois de toi, mon cher fils, m'enchanté, & me fait

croire le bien que j'en ai entendu dire. Tu t'es sûrement toujours comporté en honnête homme, dans ton métier de Soldat ?

LE CAPITAINE.

Toujours, mon pere. C'est à vos leçons & à celles de ma mere, que je le dois. Il n'y a aucun endroit dans le monde où l'on puisse maudire ma mémoire ; & je me flatte qu'il y en a plusieurs où on la bénira.

(Il regarde à sa montre).

Mais mon tems est écoulé. Il faut que je vous quitte, mes chers parens.

NICOLE.

Quoi ! déjà ? déjà ?

JEROME.

Encore un moment. A peine avons-nous eu le tems de nous regarder.

LE CAPITAINE.

Il faut absolument que je rejoigne la marche. Soyez bien persuadés que mon cœur seul suffiroit pour me retenir, si mon devoir ne m'appelloit ailleurs. Mais oserois-je vous demander une grace, avant de vous quitter ?

JEROME & NICOLE.

Tout, mon fils, tout.

LE CAPITAINE.

Eh bien, mes chers parens, venez vous établir chez moi. Disposez de ma maison, comme vous

disposez de mon cœur. Ne vivons plus séparés. Que tout ce que j'ai soit à vous.

JEROME & NICOLE.

Mon cher fils....

LE CAPITAINE.

Vous hésitez ? Ah ! il faut que votre consentement soit tout-à-fait volontaire. Ce ne seroit pas un bonheur pour moi, dès que ce n'en seroit pas un pour vous.

JEROME.

Ecoute, mon cher fils ; nous sommes vieux, & nous attendons la mort. Laisse-nous mourir ici, où nous avons vécu. Laisse-nous mourir dans cette cabane, qui nous est si chère ; c'est dans cette cabane

que tu es né. Pourvu que tu nous y viennes voir-souvent, c'est tout ce que nous demandons.

LE CAPITAINE.

Oh ! sûrement, sûrement, mon pere.

NICOLE.

Et nous, mon cher fils, nous te rendrons tes visites. Ce sera autant de jours de fête pour nous ; & pendant tout le chemin, nous remercierons le Ciel de nous avoir donné un si bon fils.

Fin du deuxieme & dernier Acte.

De l'Imprimerie de T. SPILSBURY,
Snow-hill, 1783.



nous
ut ce

mon

us te
utant
pen-
emer-
lonné

Fe.

URY,